

BLACK BLOCS

ELSA MARPEAU



série noire
GALLIMARD

Extrait de la publication

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

ELSA MARPEAU

Bl  *ck Blocs*

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2012.*

*À mes filles,
pour qu'elles sachent qu'il faut parfois désobéir.*

« Ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera noire
et blanche. »

Gérard de Nerval,
Lettre à sa tante du 24 janvier 1855,
juste avant son suicide.

PREMIER CERCLE
À CRAN

*« Sous quelque angle qu'on le prenne, le présent
est sans issue.
Ce n'est pas la moindre de ses vertus. »*

Comité invisible,
L'insurrection qui vient.

1. Visages

Elle sort de l'obscurité du labo et se perd dans le jour. Elle a mal au crâne. Des éblouissements de vitres. Les tours de Jusieu forment des cathédrales de verre géantes autour d'elle. Le sol du parvis réverbère les éclats du soleil, il glisse et brille. Elle cligne des yeux devant la netteté du dehors, celle des angles et des visages de la ville. Elle se fraie un chemin au milieu des corps. Ils sont nombreux. Des étudiants, la plupart. Ils portent des sacs en toile. Rabattent des mèches sur leur front. Leurs visages restent approximatifs. Swann les frôle, parvient à les contourner. Elle manœuvre comme dans un jeu vidéo pour éviter les obstacles humains dressés sur sa route.

Depuis quelques jours, elle a l'impression d'être suivie. Elle se retourne. Ce pourrait être n'importe qui, s'il y a quelqu'un. Elle se demande d'où lui vient cette impression. Quels en sont les signes concrets. Les indices. Hier, ou peut-être avant-hier, elle a entendu un bruit de pas. Des semelles souples. Un homme, certainement. Elle s'est immobilisée, les pas se sont arrêtés. Quand elle a repris sa marche, le bruit a recommencé derrière elle. Sans doute une coïncidence. Aucune raison pour qu'on la suive — elle est toujours parvenue à se fondre dans le décor.

L'agression dont ils ont été victimes, Samuel et elle, est encore trop proche. Elle ne s'en défait pas. Elle revoit les deux silhouettes. Elles s'approchent. Elles ne sont pas à dix mètres, Swann sent déjà les emmerdes. Elle est paralysée par la peur. Leurs visages massifs. Ils scrutent Samuel. Ils doivent pourtant sentir qu'il n'est pas de leur monde. Leur âge, leurs vêtements, leur allure les séparent. Ils l'interpellent :

— Hé toi, on se connaît !

— Vous vous trompez, répond Samuel.

— J'oublie jamais la gueule d'un mec qui m'a planté.

— Je ne vous ai jamais vu.

— Tu me remettrais peut-être mieux en bleu marine.

Swann ne parvient pas à bouger. Leur réalité l'éblouit. Dans le coin de cerveau où elle s'est échappée, elle continue à entendre leurs voix, mais lointaines, presque inaudibles. Un coup de poing. Swann voit la joue de Samuel se colorer de rouge. Elle pousse un cri. Samuel se défend. Le sang forme des jaillissements vermeils dans un monde devenu abstrait. Quand Samuel tombe par terre, Swann le couvre de son corps. Quelqu'un le lui raconte. Elle le pressent à cause de la contusion sur son front. Mais elle n'en a aucun souvenir. La peur a fait disjoncter sa conscience.

*

Une petite silhouette étriquée vient de se matérialiser au milieu des obstacles du chemin. Swann sursaute. Elle fait le point sur lui. C'est Georges Falguière, le directeur du département de sociologie, un ami de Samuel. Il se plante devant elle.

— On se retrouve à la manif à dix-huit heures ? Je repasse chercher ma vache et je fonce. Samuel y est déjà ?

— Non. Il a cours jusqu'à dix-huit heures.

Georges admire une fille en minijupe.

— La chatte se porte sans culotte, cette année ? Décidément, j'adore la nouvelle mode printemps-été.

Swann sourit. Elle ne répond rien. Georges recoiffe l'unique mèche qui couvre son crâne. Il se tend en direction de la minijupe, revient à Swann. Il se penche vers elle, soudain sérieux :

— J'espère qu'on sera un paquet, ce coup-ci. Vu la mobilisation merdique des dernières fois, ils risquent pas d'arrêter la privatisation de la fac.

Swann hoche la tête. Georges dispose momentanément sa mèche sur l'avant de son crâne. Il la déplace. Un carré de peau flamboie. Une goutte de sueur coule le long de sa tempe. Il sort un mouchoir de sa poche, essuie son front, remet le mouchoir dans son pantalon en velours côtelé maron. Il attrape le bras de Swann :

— Je t'offre une mousse tout à l'heure.

Deux étudiants apparaissent dans sa ligne de mire. Il leur adresse de grands gestes. Les étudiants s'arrêtent pour le saluer. Falguière les présente à Swann : Matéo et Justine.

Petit et râblé, Matéo porte une moustache et un bouc blond roux, une casquette rouge sur ses cheveux ras, des Doc Martens coquées. Il détaille le décolleté discret de Swann, ses hanches, ses jambes, remonte vers son cou. Il lui sourit en dévoilant une incisive manquante. Swann répond d'un hochement de tête buté.

Justine reste sur la réserve. Elle est incroyablement laide. Sa peau blafarde et luisante, ses yeux gris surmontés de

sourcils en broussaille, le fil de ses lèvres, son nez prolongé par une boule de chair, son goitre. Entièrement vêtue de noir, jusqu'au chapeau melon. Swann la dévisage. Georges fait les présentations :

— Swann Ladoux, la compagne de Samuel Bordat.

Les deux étudiants la fixent avec attention. L'information semble, pour une raison ou une autre, les captiver.

— Justine fait une thèse avec moi sur la réinvention du genre masculin comme instrument de domination des femmes dans la société contemporaine.

Swann se rembrunit :

— Je suis une technicienne. Pas une intellectuelle.

— Pas besoin d'avoir fait une thèse de philo pour comprendre la domination masculine, si ? rétorque l'étudiante.

Falguière se racle la gorge. Il se tourne vers le garçon à la casquette :

— Et voici Matéo, qui semble se plaire chez nous puisqu'il termine sa troisième première année de socio.

Matéo ôte sa casquette d'un geste exagérément déférent :

— À mes heures perdues — et j'en perds dès que je peux —, je suis aussi poète surréaliste. Je n'écris, ça va de soi, aucun poème.

Swann ne trouve rien à répondre. Justine se tourne vers Georges :

— Vous allez à la manif ?

Georges hoche la tête. Il essuie une nouvelle coulée de sueur sur sa tempe. Sa peau est marbrée de rouge. Les étudiants adressent un signe du menton à Swann, ils s'en vont. Georges les regarde s'éloigner :

— Des sacrés numéros.

— Elle n'a pas l'air très aimable.

Georges rit :

— Son père, c'est le philosophe des plateaux télé, Jean-Michel Gand. Il l'a appelée Justine à cause de l'héroïne de Sade. Alors, il faut la comprendre : elle est un peu à cran.

Puis, il saisit Swann par les épaules :

— Allez, va, ma fille ! Tu seras plus utile à la manif qu'avec moi.

Il la relâche.

*

Swann passe la grille. Traverse le passage à niveau. Derrière, Paris est plus lisse qu'une vitrine. Sur la place Jussieu, la fontaine forme un cercle d'eau argenté, entourée d'une végétation domestiquée. Sur la gauche, les étudiants entrent et sortent de la bouche de métro. Les toilettes publiques. Plus loin, le kiosque à journaux. Les arbres sont plantés à intervalles réguliers, les pieds soudés dans des ronds de ferraille.

Swann prend à droite. Elle retrouve sa démarche rapide, glissant entre les étudiants. Elle remonte la rue des Fossés-Saint-Bernard vers l'Institut du monde arabe. Le parvis scintille. Elle cligne des yeux. Les diaphragmes de la façade sud se sont refermés sous l'effet de l'extrême luminosité. Ils semblent observer, paupières plissées, le spectacle extérieur. Maintenant qu'elle s'est habituée au soleil, elle distingue plus nettement autour d'elle.

Sur les dalles, une canette écrasée attire son attention. Cette saleté, surgie dans l'univers lisse et brillant, lui tape sur les nerfs.

Derrière, elle voit maintenant le clochard. Il a le visage écrasé, couvert d'ecchymoses. Une barbe grise. Il pue. Mal à l'aise, Swann détourne la tête et poursuit sa route.

L'impression d'être suivie ne l'a pas quittée.

Swann emprunte le pont de Sully. Elle le traverse. Un couple de touristes asiatiques, des hommes seuls, des familles. Dès le pont lui parviennent les rumeurs de la manifestation. Les cars de CRS interdisent la circulation. Swann traverse les masses en uniforme avec l'impunité de son âge, de son sexe et de sa couleur de peau. À leurs yeux, elle est du bon côté du monde. Au pire, une gauchiste tranquille ; au mieux, une riveraine qui va chercher ses enfants à l'école.

Boulevard Henri-IV, elle pénètre dans la masse compacte et bruyante des manifestants. Le cortège spécial « enseignement supérieur/recherche », qui a démarré de Jussieu pour rejoindre le point de départ de la manifestation générale à Bastille, piétine.

La place est bondée. Des jeunes ont traversé les grilles et se sont hissés sur les premiers niveaux, le piédestal circulaire en marbre blanc et le socle de la colonne de Juillet. Ils dissimulent l'inscription gravée sur la plaque : « À la gloire des citoyens français qui s'armèrent et combattirent pour la défense des libertés publiques dans les mémorables journées des 27, 28, 29 juillet 1830. » Au sommet scintille le Génie de la Liberté.

L'ambiance est bon enfant. Odeur de merguez et de cigarettes. Swann sent une main sur son dos. Elle se retourne brusquement. Personne. Ou plutôt, des dizaines de silhouettes possibles. Swann sort son portable pour voir si Georges l'a appelée. Rien. Elle suit la masse grouillante de gens qui lui ressemblent. Les hommes de tous les âges, mal rasés, portent des jeans et des tee-shirts larges. Les femmes ont enfilé des vêtements confortables, des chaussures de marche, des pantalons en toile. Peu ou pas de maquillage. Look de profs. Ils

portent des banderoles « Sauvons la recherche » ou « Mais oui, mais oui : l'école est finie. »

Ils sont bien trop nombreux pour que Swann puisse retrouver Georges. Elle profite de sa solitude pour se faufiler entre les corps. Le trajet va jusqu'à Saint-Augustin en passant par République. Elle n'a jamais été rassurée par cette place. Trop vaste et impersonnelle, trop de têtes louches. La foule l'empêche de distinguer qui la suit. Pourtant, elle en jurerait, il y a quelqu'un. Il faudrait pouvoir les isoler un à un, comme les cellules sous son microscope. Mais ils sont bien plus mouvants et insaisissables que l'objet de ses recherches. Au boulot, tri, isolement, séquençage. Ici grouillent des entités humaines variées et indéfinissables.

Un garçon et une fille s'embrassent. Les mains du garçon passent sous le tee-shirt, en bas du dos. Les seins de la fille pointent à travers l'étoffe bleu clair. L'adolescente croise le regard de Swann. Gênée, elle repousse son compagnon et avance un peu plus loin.

Un type hurle dans un haut-parleur :

Du fric pour les facs et les lycées !

Pas pour les flics ou l'armée !

Parmi la foule, le slogan est repris mollement. Swann vérifie l'heure sur son portable. Elle a eu deux appels. Un appel en absence de Samuel et un message de Georges qui lui demande où elle est. Elle serait bien en peine d'expliquer sa position. Derrière une banderole « Le savoir coûte cher. Essayez l'ignorance » et sur une autre « Ne laissez pas la priorité à droite ». Elle hésite un moment à composer le numéro. Elle laisse tomber.

*

Un bris de verre, côté rue du Faubourg-du-Temple, lui fait relever la tête.

Une des vitrines d'Habitat vient d'exploser.

Swann se retourne. En face d'elle, des visages blanc et noir, terrifiants. Ils sont une dizaine, peut-être, tête cagoulée. Ils portent des foulards sombres qui remontent jusqu'à l'arête du nez et dissimulent leur menton et leur cou. Certains portent des lunettes de ski ou des masques. Leurs têtes sont couvertes de capuches ou de casquettes. Des parcelles de front révèlent la blancheur de leur peau. Pour le reste, vêtus de jeans et de sweats foncés, de Doc Martens ou de baskets. De loin, il lui semble apercevoir, entre le foulard et un chapeau noir, les yeux gris et les sourcils broussailleux de l'étudiante de Georges.

Un bruit sourd. Tribal. Derrière Swann, une trentaine de CRS avancent en tapant sur leur bouclier. Ils n'arrêtent pas. Cognent en rythme. *Bam. Bam. Bam.* Vêtus de bleu sombre. Leurs têtes sont couvertes de casques à bande jaune. *Bam. Bam. Bam.* La visière baissée sur leur visage abolit derrière ces masques angoissants. Écusson rouge et blanc sur leur poitrine. Protection renforcée aux épaules. Bouclier. Flash-Ball.

Swann se taille vers le boulevard Voltaire. Dans sa précipitation, elle bute contre un homme. Un SDF, visage sale, barbe crasseuse :

— Z'auriez pas un euro pour dépanner ?

Elle se dégage. Elle fonce. Aperçoit une bande de jeunes regroupés, en joggings et capuches. Elle change de trottoir. Marche vite. Pique sur Richard-Lenoir. Elle a toujours l'impression d'être suivie.

Quand elle se retourne, elle ne voit que son ombre.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

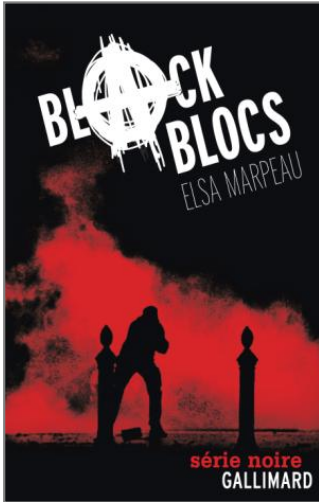
LES YEUX DES MORTS, Série Noire, 2010

Prix du Roman noir BibliObs/Nouvel Obs 2011

Chez d'autres éditeurs

EN PIÈCES, Éditions du Panama, 2006

RECHERCHE AU SANG, Éditions du Félin, 2003



Black Blocs

Elsa Marpeau

Cette édition électronique du livre
Black Blocs d'Elsa Marpeau
a été réalisée le 17 février 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070135677 - Numéro d'édition : 233751).

Code Sodis : N50479 - ISBN : 9782072454059
Numéro d'édition : 236272.